

ATELIER DE BRODERIE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CAUSERIE SUR LA BRODERIE

LA BRODERIE EN GRÈCE ET A ROME. — LA BRODERIE EN FRANCE

INFLUENCE DES CROISADES ET DE LA RENAISSANCE. — SON EXTENSION SOUS LOUIS XIV ET LOUIS XV

SA DÉCADENCE. — EFFORTS TENTÉS POUR LA RELEVER



EST-IL pour la femme un art plus charmant que la broderie? En est-il un plus souvent mis en œuvre aussi bien par les mains délicates des grandes dames que par les doigts piqués de l'ouvrière?

Un instant délaissé, il tend à reprendre sa vogue. L'aiguille fait de nouveau éclore des merveilles sur les robes luxueuses, sur les étoffes d'ameublement, sur les mille bibelots dont s'égaye un intérieur soigné.

Cette industrie n'est pas nouvelle. De tout temps, la femme eut l'instinct de plaire, et si vous feuilletez l'histoire des peuples anciens, vous constatarez que vos sœurs d'autrefois savaient se draper de riches étoffes ornées à l'aiguille.

Les Grecs et les Romains, nos maîtres de l'antiquité, nous en fournissent la preuve.

Les premiers, en dépit du dédain qu'ils professaient à l'égard des travaux manuels, ont assigné à la broderie une origine divine. C'est Minerve elle-même, la déesse de la Sagesse, protectrice d'Athènes, qui l'enseigna aux mortels.

Les femmes l'imitèrent rapidement, quelques-unes avec une rare perfection. La mythologie nous en donne de nombreux exemples.

C'est d'abord l'histoire d'Arachné. Elle gagnait sa vie, dit la légende, avec son aiguille, tout comme l'une de nos innombrables ouvrières d'aujourd'hui. Tirant vanité de son adresse, elle osa porter un défi à Pallas elle-même. Ce fut une lutte d'habileté aux péripéties émouvantes. Minerve, irritée de la supériorité de sa rivale, s'emporta et la frappa d'un geste violent. Arachné, mortifiée, se pendit de désespoir. La déesse lui rendit la vie en la métamorphosant en araignée, et c'est en tissant sa toile que l'ouvrière infortunée recueille encore sa nourriture quotidienne dans les demeures sombres et abandonnées.

Ce sont les Ménéides, les trois filles d'un roi de Thèbes, qui profanèrent les fêtes de Bacchus en brodant une étoffe. Le dieu, irrité, transforma le tissu en lierre et les ouvrières en chauves-souris.

C'est la triste Philomèle, prisonnière d'un roi cruel, qui, ne sachant pas écrire, broda sur une toile l'indication de son lieu de captivité. Elle dut la liberté à ce très féminin stratagème.

Plus exacte que la légende, l'histoire abonde en faits prouvant l'ancienneté de la broderie.

Personne n'ignore la vertueuse patience de Pénélope, faisant et défaisant la même tapisserie en attendant le retour d'Ulysse; elle broda, pour lui aussi, un manteau de pourpre sur lequel elle figura, en fil d'or, un limier déchirant un faon.

La trop fameuse Hélène, pour laquelle fumèrent



tant de ruines, coula tant de sang, reste calme au milieu des clameurs de guerre que sa beauté a déchaînées; paisible au fond de son palais, elle dessine à l'aiguille les divers épisodes du siège de Troie. Voilà, n'est-il pas vrai, une manière peu banale et fort artistique de consigner les événements quotidiens auxquels on est mêlé.

L'épouse d'Hector, la célèbre Andromaque, tissa pour le guerrier l'étoffe d'une robe éclatante que sa main embellit de broderies aux couleurs variées.

Les Sybarites, célèbres par leurs goûts de luxe, possédaient de merveilleuses ouvrières. L'un d'eux leur commanda un manteau qui devait représenter tous les phénomènes célestes. Un changement de fortune l'obligea à le laisser inachevé. Cependant, tel qu'il était, il parut si somptueux qu'aucun prince de Grèce n'osa le porter, bien qu'il y en eût de fort riches.

Si l'histoire d'illustres broderies et de non moins illustres brodeuses nous est révélée, il n'est pas indifférent d'évoquer la vie de celles qui, moins favorisées de la fortune ou de la naissance, se consacrèrent néanmoins aux travaux manuels.

L'idéal pour la femme grecque était d'abord d'être belle, — en quoi la Française lui ressemble fort, — ensuite d'exceller aux beaux ouvrages.

Renfermées au fond du gynécée, dans la fraîcheur calme des grandes maisons carrées, dès le matin les épouses et les jeunes filles se réunissaient; secondées de leurs esclaves, elles exécutaient en commun les vêtements de la famille. Drapées dans leurs harmonieux péplos, elles travaillaient les tissus et, selon une expression charmante de l'époque, « peignaient à l'aiguille » les sujets les plus divers.

Tous les quatre ans, une fête religieuse les faisait redoubler d'activité: c'étaient les grandes Panathénées, jours de réjouissances durant lesquels on célébrait les mérites de Minerve. Deux jeunes filles de haute famille étaient choisies parmi les plus habiles et les plus vertueuses pour broder le voile de la déesse.

Pendant plusieurs mois, les deux favorisées se retiraient dans un couvent de vierges consacrées à Pallas, et là, nourries d'un pain sacré, édifiées par les sages discours du prêtre, elles devenaient les auxiliaires des grands artistes. Sur un voile de laine de couleur safran qu'elles avaient tissé, le peintre le plus célèbre du moment retraçait les travaux de la déesse, leur aiguille suivait les indications du pinceau jusqu'à ce que le tissu sacré fût recouvert des broderies les plus parfaites. Le jour de la fête, ce voile était porté en triomphe et revêtait ensuite la statue de Minerve.

Il est donc facile de constater que, dans la Grèce ancienne, toutes les femmes, à quelque caste qu'elles appartenissent, cultivaient également l'art très féminin de la broderie.

A Rome, il en fut de même. Le jour de leurs

noces, on offrait aux mariées romaines une quenouille, symbole des travaux manuels; mais, après avoir filé et tissé la laine, elles l'ornaient avec talent. Tous les vêtements romains, amples et souples, étaient garnis à l'extrémité inférieure de bandes brodées appelées *claves*. Or, c'était l'épouse qui devait les confectionner. Elle se faisait aider par ses esclaves. Les plus recherchées furent alors celles venues d'Orient à la suite des conquêtes. Elles excellaient à tisser des étoffes de la plus grande finesse. Les patriciennes appréciaient ces tissus légers; elles s'en revêtaient hors de leurs maisons pour aller au temple. Ils étaient couverts des broderies les plus riches et les plus coûteuses, si bien qu'à plusieurs reprises, des lois furent rendues qui en interdisaient l'usage aux femmes honnêtes.

Le poète Ovide s'éleva contre ce luxe. Il s'écria, dans un de ses ouvrages: « Que vos vêtements ne soient pas écrasés sous le poids des broderies d'or, la propreté séduit bien davantage. » Nous sourions aujourd'hui du conseil superflu, il était nécessaire, paraît-il, au temps des empereurs romains.

L'une des élégances de cette époque fut les lits des convives dans les salles de festins. On les recouvrait de tapis brodés très richement. On en cite que Néron acheta pour une somme presque équivalente à un million de notre monnaie. Le même empereur fit broder un voile (ou *velarium*) destiné à recouvrir le grand théâtre de Rome. Il représentait les astres et Apollon conduisant un char attelé de fougueux chevaux.

Héliogabale ne déploya pas moins de magnificence, les nappes de ses tables représentaient tous les mets devant figurer aux repas. L'aiguille seule servait à cette décoration.

Non contents du luxe intérieur, ces despotes revêtirent leurs chevaux d'étoffes si luxueuses que saint Chrysostome les compare aux vêtements des femmes. L'or, les perles, les soies importées d'Orient concouraient à en rehausser l'éclat.

Les austères sénateurs eux-mêmes portaient des toges bordées de sept *claves* d'or. Les impératrices pouvaient à peine soutenir le poids de leurs riches manteaux brodés des sujets les plus divers.

L'excès du luxe amena la décadence, mais le goût des étoffes ornées persista chez les peuples conquis, et les Gaulois le conservèrent quand eut disparu la domination romaine.

Nos ancêtres eurent de bonne heure d'adroites brodeuses que Plinie mentionne dans ses ouvrages, la civilisation romaine les perfectionna, le christianisme leur donna un vif essor.

Ce furent les couvents qui gardèrent les traditions artistiques léguées par les conquérants; à côté des enlumineurs de manuscrits, les brodeuses trouvèrent leur place dans ces vastes associations religieuses. Le monastère de Saint-Gall

acquit dans ce genre de travail une réputation très méritée, paraît-il.

Dès le III^e siècle, des documents font mention de tissus ornés; sainte Radegonde portait sur la poitrine une pièce de linon brodée d'or.

A la mort du roi Childéric, au V^e siècle, son corps fut recouvert d'un drap mortuaire semé de trois cents abeilles.

Nous savons que Charlemagne faisait tisser et broder ses vêtements par ses femmes et ses filles. L'abbaye de Saint-Denis possède de curieuses sandales travaillées en or qui lui ont appartenu.

Sa sœur sainte Giselle fonda un monastère où elle enseignait les ouvrages d'aiguille.

Les reines et les princesses entreprenaient de longs travaux. Judith, mère de Charles le Chauve, broda pour le baptême de son filleul, le roi de Danemark, une robe ornée de pierreries.

La femme de Hugues Capet, Adèle, fit don, à l'église Saint-Martin-de-Tours, d'une chape retraçant à l'aiguille la vie de l'évêque.

Les abbesses des couvents utilisaient les heures de méditations à raconter sur la toile l'histoire de leur communauté.

La vie des femmes, à cette époque, est en effet très favorable au développement de ces ouvrages de patience. Enfermées dans les châteaux-forts, rendues presque prisonnières par l'état de guerre perpétuel, elles ont le loisir de mener à bien ces grandes entreprises.

La femme de Guillaume le Conquérant, la princesse Mathilde, est restée célèbre, grâce à son habileté. On conserve à Bayeux la broderie qu'elle fit alors; ce monument d'histoire nous fait mieux comprendre ce que pouvait être la tapisserie d'Hélène durant le siège de Troie. Celle dont nous nous occupons est une toile, une « telle », disent les manuscrits, « à broderies de ymages et escriptaux ». Toute la conquête de l'Angleterre y est retracée; les personnages, d'une naïveté expressive, se succèdent sur une longueur de 70 mètres. Des inscriptions les surmontent, expliquant leurs faits et gestes. Combien d'années fallut-il pour achever cette presque fabuleuse toile, et quelle vie différente de la nôtre évoque ce vestige d'heures sédentaires!

Les châtelaines se faisaient aider par des ouvrières qui jouissaient d'une situation exceptionnelle pour cette époque de servage. De vieux parchemins attestent qu'un évêque fit don d'une ferme importante à la brodeuse Eanswitha chargée de l'entretien des ornements sacerdotaux.

L'Eglise usa en effet de riches broderies pour les vêtements des prêtres, les ornements d'autel, afin de rehausser l'éclat des cérémonies du culte. Des tableaux, tirés des écritures saintes, composaient de vastes sujets dont on couvrait les chapes, les chasubles, les dalmatiques, documents précieux pour l'histoire de la broderie et que les musées de tous les pays conservent avec soin.

Des événements donnèrent une nouvelle impulsion à l'industrie des brodeuses. Ce sont les Croisades qui importèrent en France le luxe oriental.

Au retour de ces expéditions, les chevaliers rapportèrent de riches butins dans lesquels les étoffes brodées tenaient une large place. Un chroniqueur relate que l'empereur latin de Constantinople, le comte Baudouin I^{er}, fut recouvert, le jour de son sacre, d'un manteau brodé si étincelant qu'au soleil il semblait embrasé.

A ces guerriers nombreux il fallait des signes de ralliement, les étendards se multiplièrent. Chaque maison eut le sien, l'aiguille y traça les armoiries et les blasons; c'est d'alors que date l'écu de France semé de trois fleurs de lys.

Les tournois fort en honneur donnèrent lieu à des déploiements considérables d'étoffes brodées, vêtements des dames, draperies des tentes, écharpes distinctives, caparaçon des chevaux.

Les corporations des « broudeurs et brouderesses » s'établissent définitivement. Les femmes qui en faisaient partie étaient divisées en « maîtresses et grenouilles », nom tout au moins singulier, dû, paraît-il, à ce que ces ouvrières apprenties, étant peu rétribuées, ne buvaient que de l'eau. La corporation des « broudeurs » de Tours était renommée, on leur doit un parement d'autel représentant la vie de saint Martin, d'un travail fort artistique.

L'usage des broderies se généralisant, Philippe le Bel fit paraître un édit n'autorisant que les princes du sang à en porter. Cet édit ne resta pas longtemps en vigueur, et l'élégante industrie se répandit de plus en plus.

Au X^e siècle, Charles d'Orléans dépensait une somme qui pourrait s'évaluer aujourd'hui à dix mille francs pour faire broder les manches de son pourpoint, elles étaient couvertes de pierreries, les paroles d'une romance y étaient inscrites avec la portée en fil d'or et les notes en perles fines.

A l'intérieur des habitations, même emploi de la broderie. Les vastes salles étaient divisées en pièces plus petites par des tentures dont la plupart étaient ornées à l'aiguille. Il y avait la chambre aux abeilles, aux lys, aux croix, suivant le motif de décoration employé.

Les murs des églises étaient pareillement tendus, René d'Anjou fit don à la cathédrale d'Angers, vers 1462, de tapisseries relatant la vie de « messire saint Maurice ».

Plus tard, Charles VIII ramena d'Italie des ouvriers qu'il paya royalement jusqu'à six mille francs par an, somme considérable pour l'époque.

Sous le règne de ce prince, les portraits à l'aiguille furent de mode. L'histoire de Florimond Robertet, baron de Bury, son trésorier des finances, en fournit la preuve.

La reine affectionnait la châtelaine de Bury et s'occupait avec elle de beaux travaux. La dame

Robertet, en reconnaissance de cette royale amitié, entreprit, secondée par d'habiles brodeurs, le portrait de la souveraine entièrement fait à l'aiguille.

La Renaissance vint encore ajouter son influence à celles venues d'Orient.

François I^{er} commanda à Raphaël le dessin d'une broderie destinée au mobilier de la chambre du sacre. Cet ameublement comprenait la garniture du lit, quatre fauteuils, dix-huit pliants, un écran, un dais. Le tout était fait à l'aiguille, sur fond d'or; il en reste un médaillon au musée de Cluny, on retrouve dans le dessin cette admirable pureté de ligne qui caractérise le talent de Raphaël Sanzio.

La sœur du roi, Marguerite de Valois, excellait dans les fins travaux. Ronsard l'a louée de son habileté dans une de ses odes : — Vous mariez, dit-il,

Dessus la toile, en maint trait,
L'or et la soie en portrait.

Un autre poète du temps, Christophe de Bordeaux, trace la silhouette d'une chambrière :

Qui connaît tous arts et métiers.

Elle énumère ses connaissances qui sont celles de l'époque :

J'entends par cœur le petit point,
Le grand et celui de Hongrie,
En carreaux et tapisserie.

Une nouveauté d'alors est le linge brodé. Le Moyen âge avait ignoré l'usage de la lingerie. Charles VI avait porté des chemises de soie, mais on ne l'avait pas imité. Cette mode ne date que du xvi^e siècle, elle entraîne l'apparition de la broderie blanche.

Catherine de Médicis l'appréciait beaucoup. Elle était d'une grande habileté à ces travaux féminins. Entourée de ses dames, elle passait « fort son temps les après-disnées à besongner après ses ouvrages de soye où elle était tant parfaite qu'il fut possible ». Sa fille, Claude, et sa belle-fille, Louise de Vaudemont, étaient aussi fort adroites.

Les costumes des hommes sont aussi chargés d'ornements que ceux des femmes, du toquet aux souliers, les broderies surchargent l'étoffe, sans oublier les bas de soie, la vogue d'alors.

L'ameublement subit l'influence du goût italien. Catherine de Médicis fit tendre sa chambre de veuve en velours noir brodé de perles, figurant des croissants et des soleils.

Avec Henri III, l'institution de l'ordre du Saint-Esprit fut prétexte à broderies; les manteaux de l'ordre couverts de flammes d'or, les dais, les accoudoirs peuvent se voir dans toute leur magnificence au musée de Cluny.

L'hôtel de ville de Péronne garde un étendard

de cette époque, brodé par les dames de la ville. Il rappelle la vaillance des habitants pendant le siège qu'ils soutinrent contre les impériaux.

La simplicité du bon roi Henri IV n'eut pas d'influence sur la cour, les grands seigneurs n'hésitaient devant aucune dépense. Le maréchal de Bassompierre portait au baptême de Louis XIII un habit brodé qui coûterait aujourd'hui une petite fortune, environ deux cent mille francs. Quand l'enfant royal monta à son tour sur le trône, les parures ornées à l'aiguille furent plus portées que jamais. De grands cols blancs, brodés et ajourés, tombaient mollement sur les vêtements masculins et jusque sur les armures, mêlant d'une façon étrange leur grâce apprêtée à l'austérité des ajustements de guerre. Des manchettes assorties faisaient valoir la finesse de la main. En 1629, le roi promulgua des lois somptuaires qui défendirent « toutes broderies de toile et de fil et tous passements excédant la valeur de trois livres l'aune ».

L'édit ne fut pas pris au sérieux, d'ironiques chansons coururent des ruelles à la rue, et les brodeurs continuèrent leur lucrative industrie.

Louis XIV l'encouragea fortement. Les habits et les mobiliers lui empruntèrent son concours.

Dans les appartements de Versailles, des tentures étaient ornées de broderies d'or figurant des cariatides d'une hauteur de près de cinq mètres; le relief étant en proportion, on peut s'imaginer quel travail elles avaient demandé, alors qu'un goût plus sobre en eût fait un ouvrage plus artistique.

Les habits de cour étaient couverts des plus riches ornements. M^{me} de Sévigné cite, dans une lettre, une robe de M^{me} de Montespan qui était « d'or sur or, rebrodée d'or, rebordée d'or et pardessus un or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée ».

Les grandes dames cultivaient elles-mêmes la broderie. M^{me} de Sévigné, toute la première, occupait ses loisirs des Rochers à faire des bandes de tapisserie. La duchesse de Chaulnes possédait une chambre tendue de belles broderies, résultat de huit années de travail en commun avec ses filles.

M^{me} de Maintenon était fort active. La broderie l'accompagnait en toutes circonstances : au Conseil, pendant qu'elle écoutait discuter le roi et son ministre; à la promenade, où, avant même que son carrosse fut ébranlé, le fil courait déjà dans l'étoffe; à Saint-Cyr dont elle avait fait un véritable atelier de fines brodeuses.

Une génération élevée dans ces principes devait naturellement propager le goût de la broderie. Sous le règne suivant, les motifs d'ornements sont plus légers, sauf toutefois ceux que portaient certaines extravagantes.

Telle la duchesse de la Ferté. Elle avait une robe dont le tablier d'argent représentait un or-

chestre disposé en triangle. Les gradins étaient occupés par les musiciens et leurs instruments. Les joues des personnages atteignaient, dit-on, le relief d'une prune. Qu'on juge de l'effet!

La broderie plate fut surtout de mode. Et de même que nos élégants « smart » d'aujourd'hui se font blanchir à Londres, les courtisans « talons rouges » faisaient broder leurs habits en Chine.

Une curiosité de l'époque fut l'engouement que la cour montra pour la tapisserie à l'aiguille qui est une forme de la broderie. La favorite du roi, M^{me} de Mailly, avait un métier, et Louis XV lui-même s'en fit monter un. Ce passe-temps fut même cause d'une querelle entre eux. M^{me} de Mailly, absorbée par son travail, négligea de répondre au roi; celui-ci, irrité, tira un couteau de sa poche et coupa la tapisserie en quatre.

Les broderies blanches que la reine mit à la mode se répandirent de plus en plus à mesure que se perfectionnait le linge, tandis que la broderie Rococo, faite de petits rubans, harmonisait son charme maniéré au style rocaille si fort en honneur.

Les filles de Louis XV brodaient habilement. L'infortunée Marie-Antoinette ne put terminer un tapis de pied commencé avec M^{me} Elisabeth pour son appartement des Tuileries. Sous l'Empire, ce tapis inachevé fut mis en vente chez M^{lle} Dubriquois, fille du tapissier du roi.

La Révolution fut la ruine des brodeuses et des brodeurs. Par un vandalisme qu'explique seul le trouble des esprits, des ordonnances firent dépareiller les plus beaux monuments de l'art de l'aiguille, et les ouvrières durent découdre les chefs-d'œuvre de leurs devancières.

L'Empire couvrit de chamarrures les uniformes et les robes de cour. La duchesse d'Abrantès, dans ses mémoires, donne de fastueuses descriptions des vêtements du sacre, brodés d'or et de perles; les peintures de Gros, de David, de Gérard, nous en conservent le souvenir; cependant, les guerres incessantes nuisaient à cette tranquille industrie qui commença à périlcliter.

La grande simplicité de mœurs de la Restauration encouragea moins encore ce travail de luxe. Une cour bourgeoise ne sut pas ressusciter les splendeurs de Versailles. Mais dans le calme de

la vie courante, les femmes et les jeunes filles firent de nombreux ouvrages d'aiguille. Longues bandes de broderies blanches, guimpes de mouseline, cols et manchettes, toute une simplicité manquant malheureusement de cachet artistique.

Les procédés mécaniques portèrent une atteinte mortelle à la broderie. La machine rapide laisse loin derrière elle les doigts diligents des ouvrières, les étoffes brochées d'un prix très abordable détrônent les tissus ornés à l'aiguille; la mode, sans cesse changeante, ne laisse pas le temps de parfaire un ouvrage considérable. La femme vivant de plus en plus au dehors, obligée de suffire aux nombreuses exigences quotidiennes, ne s'adonne plus à ces longs travaux.

Ceci ne veut pas dire que la broderie soit entièrement délaissée, mais, abandonnant son ancien caractère quasi-monumental, elle est devenue légère et variable.

Elle emprunte à tous les temps, à tous les pays leurs procédés et leurs idées, elle varie à l'infini l'effet des fils et des tissus. Elle n'est parfois que simple feston courant autour d'un mouchoir en arabesques capricieuses et de teintes vives, ou bien réseaux ajourés comme les cols Louis XIII, elle souligne le bord d'un drap. Elle est « rococo » sur les mille objets dont nous aimons à orner notre intérieur. Plate comme les ouvrages de Chine, elle sème de fleurs le linge élégant de nos tables. Fantaisiste et diverse, elle recouvre de soies aux tons variés les dessins pâlis d'une vieille cretonne. Elle s'incruste en applique dans le velours ou la peluche. Elle se marie aux paillettes brillantes pour illuminer les toilettes de soirées, ou devient mate sur les sobres costumes de ville.

L'État, les grandes villes, de généreux et intelligents donateurs ont voulu la sauver du péril. Des écoles se sont ouvertes où des maîtres éminents enseignent aux jeunes filles les bonnes traditions qui n'auraient jamais dû s'oublier.

Quant à vous, chères lectrices, votre journal, toujours en quête d'un intérêt nouveau, vous donne, chaque mois, le moyen d'exécuter des chefs-d'œuvre, et je suis presque certaine que la cause de la broderie était d'avance gagnée auprès de vous.

EDMÉE NODD.

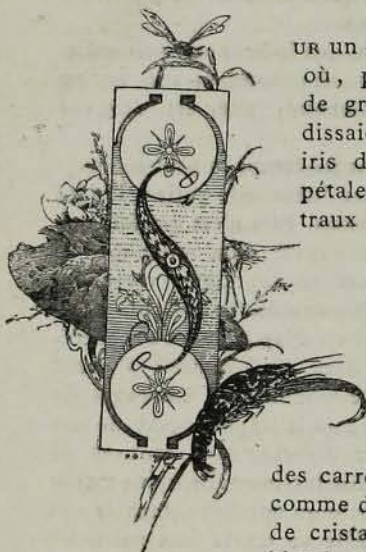




L'ÉPREUVE

SUITE

V



UR un fond d'un vert très pâle où, plus nettement vertes, de grandes feuilles se raidissaient, d'in vraisemblables iris d'un mauve doux aux pétales mourants, des vitraux étroits aux cadres

tourmentés laqués de blanc, des vitrines d'angle, où s'allignait la théorie des flacons; la table de coiffure, laquée aussi, creusée en cintre, relevée de côté avec

des carreaux de faïence jolis comme des bijoux, les vasques de cristal dépoli chiffrées d'or blond, sur la table de marbre

vert et, dans une sorte d'alcôve que ses panneaux écartés encadrent d'un auvent discret, la baignoire sous sa housse de batiste.

Devant l'armoire à triple glace repliable qui prolonge en la multipliant l'harmonie douce des choses, Suzanne Hébert achève de nouer les rubans de sa robe flottante.

Depuis un mois bientôt, elle vit dans ce logis choisi et paré pour elle. Rien ne lui est plus étranger parmi ces objets coûteux; le luxe l'a reprise comme la patrie reprend l'exilé, alors même que l'exil dure pour lui depuis l'enfance. Suzanne s'étonne sincèrement d'avoir pu si longtemps vivre d'une étroite vie de gêne.

Après une courte halte au château d'Or, Georges et Suzanne ont fini l'été en Ecosse. Septembre les a ramenés en France, la jeune femme voulant offrir à M. et M^{me} de Math, durant quelques semaines, l'hospitalité d'un chalet à Trouville que possédait Georges. L'automne, très doux, les avait retenus là jusqu'à la mi-octobre; sitôt de retour à Paris, M^{me} Hébert commençait la série, jamais lassante pour elle, des courses chez les modistes et les couturiers: il lui fallait préparer son hiver.

Elle le voulait brillant comme une apothéose,

ce premier hiver de sa vie de jeune femme, elle le voulait joyeux comme une fête perpétuelle. Et Georges, heureux de sa joie, grisé de sa griserie, acquiesçait, indulgent. La reconnaissance qu'en éprouvait Suzanne ressemblait bien vraiment à de la tendresse, et c'était de la tendresse en effet, une tendresse passionnée pour le luxe et la vie facile, pour tout ce que Georges lui donnait et qui retombait sur lui, tout naturellement, puisque sans lui, aucune de ces choses aimées, Suzanne ne les posséderait. Mais au grand amour de son mari, comme au luxe dont il l'entoure, Suzanne s'est vite accoutumée et sa reconnaissance s'affaiblit en même temps. Tout ce qui lui fait la vie douce et le cœur épanoui lui paraît à présent chose naturelle et due. Pourtant, si sûre d'elle et de son mari que soit la jeune femme, un peu d'hésitation la fait s'attarder devant sa glace. Elle a prolongé sa toilette; maintenant elle regarde distraitement sa femme de chambre occupée à ranger sans bruit les menus objets traînant dans la pièce.

Un mot de cette fille la décide.

— Sophie m'a recommandé de rappeler à madame...

— C'est bon, dit Suzanne dont les sourcils se froncent un peu.

Un dernier coup d'œil jeté à son miroir la rasséréna: elle se trouvait trop en beauté pour se tourmenter de choses d'aussi piètre importance. Elle haussa les épaules comme pour rejeter le poids d'un souci et quitta le cabinet de toilette. Elle traversa vivement sa chambre, et, s'approchant d'une porte, demanda, la voix joyeuse:

— On entre?

Assis devant son bureau surchargé de livres et de papiers, Georges Hébert feuilletait une brochure. Son visage irrégulier d'une pâleur brune que durcissait la moustache noire retombante, paraissait grave, même sévère. Mais le sourire et le regard dont il accueillait sa jeune femme l'éclairèrent et la rajeunirent en l'adoucissant.

Vivement, il alla au-devant d'elle, déjà repris par son nouveau bonheur, déjà loin de l'étude à laquelle, pour la première fois ce matin-là depuis son mariage, il avait tenté de se remettre.

Elle s'assit près de lui, câline, et demanda:

— Que lisiez-vous?

Il lui tendit la brochure; elle épela : — *Maç-déisme... Zoroastrisme...* Mon Dieu, comment pouvez-vous lire des choses pareilles !... Mais, poursuivit-elle, coquette, cela vous passionne... et peut-être je vous dérange...

Elle le laissa protester, puis dit, indifférente d'apparence :

— Vous ne savez pas ? Je n'ai plus le sou !

— Plus le sou ! Vous avez envie d'un bibelot... ou d'une autre robe ?

Elle haussa les épaules.

— Non, j'ai simplement besoin d'envoyer au marché la cuisinière.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant facile à comprendre : Je donne chaque lundi l'argent de la semaine à Sophie. Nous sommes à lundi et je n'ai plus que trente francs en bourse... voilà !

— Il ne vous reste rien des deux mille francs que je vous ai remis ?

Elle secoua la tête en faisant claquer ses doigts d'un geste gamin.

— Rien de rien !

Georges attira à lui un calendrier.

— Je vous ai remis ces deux mille francs le premier. Nous sommes au 17... Ce n'est pas possible...

— C'est pourtant comme ça.

— Ma chérie, vous n'auriez pas dû payer vos factures là-dessus, je les aurais soldées. Ces deux mille francs, il valait mieux les garder pour le ménage, afin de ne pas embrouiller les comptes.

Suzanne releva très haut ses sourcils.

— Mes factures ?... Je n'ai payé aucune facture, c'est parti dans le courant. J'avais fini mon argent de poche, alors j'ai puisé là-dedans... Il ne fallait pas ?

Elle parlait doucement, sans cesser de sourire. Pourtant il crut discerner un léger durcissement de la voix. Allait-il l'irriter... ou la blesser ?... Il passa la main sur son front, cherchant quel mot il pourrait dire sans risquer de la froisser. Ah ! s'il était à elle, cet argent dissipé, comme facilement il l'aurait questionnée ! Mais elle tenait tout de lui et cela l'obligeait à une infinie délicatesse.

— Comment donc vous arrangez-vous avec Sophie, dit-il enfin ?

— Comme nous en sommes convenus. Elle règle tout : le chauffage, l'éclairage, le blanchissage ; je n'ai pas plus à m'occuper de cela que des provisions de cuisine, c'est bien plus agréable pour moi.

— Et pour elle aussi, je pense. Vous remet-elle exactement ses comptes ?

— Oui. La première semaine, il lui est resté soixante-quinze francs. Cette fois-ci elle prétend qu'il ne lui reste rien.

— Il faudra vérifier son cahier, ma petite Suzon, j'ai peur que tous ces vilains chiffres vous paraissent un peu ennuyeux...

— Et vous avez raison.

— Ils sont nécessaires pourtant... Mais vous n'avez pas tout remis à Sophie ?

— J'ai acheté plusieurs petites choses : des gants, un en-cas, un service à thé tout à fait amusant que j'ai vu en passant à la maison de blanc... Vous savez... le vieux rose...

— Et puis quoi ?

— C'est... c'est tout, je crois...

— Vous avez dû perdre de l'argent, alors.

— Cela, non, j'en suis sûre.

— C'est impossible ; fouillez vos tiroirs. Avez-vous bien fait vos additions, seulement ?

— Mes additions ?

— Oui... je suis sûr que ma petite femme étourdie a fait de monstrueuses erreurs sur son livre de comptes.

Elle se mit à rire.

— Non, je vous assure, je n'ai pas fait d'erreurs.

— Vous croyez cela ! Allez me le chercher...

— Vous voulez le voir ?

— Craignez-vous d'être grondée comme une petite fille qui aurait mal raisonné ses problèmes ?

Elle rit encore de son même rire un peu moqueur.

— Vous tenez à voir mon livre... eh bien ! je vais vous le montrer.

Elle partit lentement. Sa longue traîne se tortillait sur le tapis avec de souples déroulements de couleuvre.

Et Georges regardait fuir cette blancheur mouvante, vaguement inquiet de la menace moqueuse que Suzanne avait mise dans ses derniers mots.

Elle revint vite, portant un registre en maroquin fermé d'une serrure. Elle le tendit à Georges avec la petite clef. Il l'ouvrit, jeta les yeux sur la première page. Un flot de sang colora ses joues. Il regarda Suzanne : elle restait debout devant lui, gardant son tranquille sourire, mais son regard s'obscurcissait.

Sans mot dire, Georges ouvrit un tiroir, en retira des billets qu'il tendit à la jeune femme.

— Avant tout, dit-il, il faut donner cet argent à Sophie.

Il sonna. Et Suzanne, d'un geste négligent, tendit, sans les compter, les billets au valet de chambre.

— Remettez ceci à la cuisinière, dit-elle du bout des lèvres.

Georges laissa s'éloigner le domestique, puis, de nouveau, il ouvrit devant lui le registre de Suzanne dont aucun chiffre ne tachait encore les feuillets.

— Ainsi, fit-il, vous n'avez rien écrit ?

— Vous le voyez : je n'avais pas à craindre les erreurs.

Elle souriait encore, et lui se sentit désarmé devant ce sourire. Il aimait Suzanne d'une tendresse absolue où tout ce qui n'était pas elle s'a-

bimait. Si elle avait eu conscience de son pouvoir absolu sur cet homme, son sourire eût été plus sincère et plus orgueilleux. Mais en voyant s'empourprer son visage devant les pages vides du livre, elle le crut profondément irrité et s'inquiéta.

— Je n'étais pas habituée, murmura-t-elle...

— Il faudra essayer, il le faut absolument. Si vous ne tenez aucun compte, comment saurez-vous si l'on vous vole ou si vous égarez de l'argent ?

— C'est vrai. Je devrais mieux veiller sur cet argent et mieux l'épargner : il est vôtre.

— Ne répétez jamais de phrase de cette sorte, dit-il vivement.

Elle venait de prononcer précisément les mots qu'il fallait pour le blesser. Il poursuivit, très grave :

— Du jour où vous êtes devenue ma femme, tout ce que je possède a cessé de m'appartenir. Tout est vôtre ici, et vous le savez bien, je croyais vraiment avoir su vous en convaincre... Je ne vous demande, en échange, que d'être heureuse, finit-il plus doucement.

Par-dessus la table qui les séparait, elle tendit la main à son mari.

— Pardonnez-moi, Georges, dit-elle, vous m'avez trop gâtée... il faut m'apprendre à mieux tenir mon rôle. Voulez-vous m'aider ? A nous deux nous allons chercher... je vais vous dicter. Ecrivez : donné à Sophie...

— Non, fit-il en souriant, laissons cela ; ne revenons plus sur cette quinzaine passée. Prenez ces billets, Suzon... et, à partir d'aujourd'hui, vous ferez cet effort de tenir vos comptes...

Elle glissa entre les pages du livre les billets que lui tendait Georges.

— Merci, dit-elle simplement.

Et elle sortit vite, avec l'allègement d'une enfant qui, obligée d'avouer une sottise, a été moins grondée qu'elle ne s'y attendait. Mais il ne fallait pas recommencer et tout de suite elle s'assit à son bureau et écrivit en s'appliquant beaucoup, arrondissant son écriture fantasque :

Reçu le 17 novembre mille francs.

« Il faudra que j'exige de Sophie qu'elle me montre ses notes », se dit la jeune femme. Elle se sentait pleine de bonne volonté. Renversée sur sa chaise, elle relisait la première ligne écrite sur son registre : *Reçu le 17 novembre...* Il lui tardait d'aligner des chiffres.

Sa femme de chambre entra, portant une dépêche.

— Comme il n'y a ni *monsieur*, ni *madame*, je ne savais pas...

Suzanne prit l'enveloppe bleue... « Hébert ». Elle tourna un instant la dépêche, puis, se décidant, l'ouvrit. Brusquement elle pâlit : « Ah ! mon Dieu », fit-elle, et elle courut retrouver Georges.

— Mon pauvre ami !

Elle hésitait, il vit la dépêche.

— Donnez vite. C'est de Nersac, n'est-ce pas ? Madame de Verrière ?

Elle fit signe que oui. Il prit la dépêche et lut à voix haute :

« Grand'mère au plus mal ; viens tout de suite.

« BRIGITE. »

Ses yeux s'emplirent de larmes, il eut la vision de ce qu'avait dû être là-bas la scène d'épouvante... Et Brigitte... seule au chevet de la mourante !...

— Je pars immédiatement, dit-il. J'ai le temps bien juste de prendre le premier train.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Non, j'irai seul. Ah ! ma pauvre petite Brigitte, que va-t-elle devenir ?

— Amenez-la, naturellement, si... un malheur arrive, dit Suzanne dans un élan.

— Merci, ma chérie... elle n'a plus que nous au monde.

— Comptez sur moi ! dit-elle, s'attendrissant au souvenir des yeux aimants de la pauvre Gite et de son sourire heureux.

Ce ne fut que plus tard, quand elle se trouva seule dans son appartement bouleversé par un départ rapide, que M^{me} Hébert fit un retour mélancolique sur elle-même.

Ainsi, elle allait être en deuil, et le pire des deuils : un deuil de convenance ! Brigitte étant chez eux, Georges exagérerait encore les choses... Ni monde, ni théâtre... plus rien... rien... Et toutes ses toilettes commandées, qui auraient le temps de se démoder ! L'ennui qu'elle en éprouva lui fit un peu oublier Brigitte. Précisément, elle devait ce jour-là essayer une robe de bal en crêpe citron sur transparent d'un mauve rosé qui donnait, aux lumières, un reflet de nacre tout à fait réussi... A quoi bon, maintenant !

Maussade, ne sachant plus comment employer son temps, elle se fit conduire chez sa mère.

Elle la trouva très tourmentée d'un rhume qu'avait son mari.

Les rhumes de M. de Math n'étaient jamais chose ordinaire ; ils le rendaient, prétendait-il, beaucoup plus souffrant que ne fait aux autres humains un simple rhume. Il se trouvait de la fièvre et se fâchait si l'on refusait de le constater.

La pauvre Gertrude, en robe de chambre défraîchie, paraissait infiniment plus lasse que son malade. Elle accueillit sa fille avec transport.

— Que tu fais bien de venir !... Ton père est dans ta chambre...

M. de Math, en effet, depuis le mariage de Suzanne, avait pris ses quartiers dans la chambre de sa fille. Suzanne lui manquait à un point dont il s'étonnait lui-même et qui lui servait de pierre de touche pour juger sa tendresse paternelle, plus vive qu'il ne l'aurait cru. Afin de retrouver un peu de Suzanne, il s'installait dans la chambre claire dont la glace restait fanfreluchée de ses

oripeaux de cotillons. Là, devant les écharpes de gaze, les grelots, les pantins, les bonnets et les fleurs de papier, M. de Math chauffait son rhume. Emmittoufflé dans sa robe de chambre, une casquette de voyage enfoncée jusqu'aux yeux, ses pieds chaussés de pantoufles en lisière appuyés sur les chenets, le bel Armand, abdiquant à cette heure ses prétentions à l'élégance et à l'éternelle jeunesse, n'était plus qu'un vieux monsieur très enchifrené.

— Malade, père ?

— C'est toi, Suzon ! et il ajouta comme sa femme : « Tu as bien fait de venir ».

Elle s'assit près de lui, amusée de revoir ces choses parmi lesquelles elle avait vécu.

Devant cette éblouissante jeune femme dont la toilette décérait en ses moindres détails une recherche d'élégance, le baron sentit renaître en lui le désir de paraître jeune encore ; il se redressa, rejeta sa casquette, croisa les jambes et eut honte de sa robe de chambre, s'accordant avec la mise défraîchie de Gertrude, mais formant un contraste pitoyable auprès du drap luisant — plus cher que de la soie — dont Suzanne était habillée.

— Tu as l'air de faire une visite de charité, fit-il, la voix boudeuse.

Suzanne se mit à rire, bien qu'elle n'en eût guère envie. Elle annonça le départ de Georges, la maladie, probablement la mort, de M^{me} de Verrière.

M^{me} de Math s'apitoya sur Brigitte ; le baron, sur le deuil malencontreux qui allait cloîtrer sa fille. Puis ce dernier prit un air à la fois inquiet et hargneux. Il venait de penser que, lui aussi, en viendrait où en était M^{me} de Verrière ; par une attaque ou autrement, il mettrait en deuil sa famille. C'était là une pensée désagréable qu'il n'accueillait pas volontiers.

Il se rencogna dans son fauteuil, toussant à se rompre la tête. Il était décidément très mal ; mais on ne voulait jamais le croire... c'est à peine s'il était soigné... Et pendant un quart d'heure, la voix enrouée, il récrimina.

VI

— Eh ! bien, ma pauvre Gite, te fais-tu un peu à ta nouvelle vie ?

— Vous êtes tous les deux si bons pour moi ! Et si je n'avais tant, tant de peine...

Son sourire se fit tremblant, ses yeux se remplirent de larmes. Georges s'en aperçut ; il demanda, cherchant à la distraire de ses pensées :

— Qu'avez-vous fait cet après-midi ? raconte-le moi.

Depuis plus de quinze jours, M^{me} de Verrière reposait dans le petit cimetière verdoyant de Nersac. Georges Hébert, nommé tuteur de Brigitte, l'avait ramenée à Paris, confiant la garde du cha-

teau d'Or à Catherine et à Jeanitou. Georges aimait trop réellement Brigitte, avait trop grand pitié de son isolement pour lui en vouloir de rompre un tête-à-tête qui cependant lui était cher. Si un regret l'effleurait parfois, il le chassait avec remords, confus de penser que sa femme pour qui, en somme, Brigitte était encore une étrangère, mettait plus d'élan que lui-même à lui ouvrir leur foyer.

Il ne comprenait pas que Suzanne accueillait Gite avec joie, surtout parce qu'elle ajoutait à sa vie un élément nouveau.

En même temps qu'elle s'occupait de son propre deuil, Suzanne organisait celui de Brigitte. Elle la menait de magasins en magasins, amusée de ce nouveau rôle de grande sœur, souvent agacée par l'émoi de la jeune fille ; celle-ci s'effrayait des prix demandés, refusait les objets choisis en disant : « C'est trop cher ! » d'un ton effrayé qui faisait prendre à la marchande des airs profondément dédaigneux.

Presque toujours Brigitte devait céder.

Les terres affermées lui rapportaient une somme bien insignifiante et elle se demandait comment, avec si peu d'argent, elle pourrait suffire à toutes les élégances qu'on lui imposait et dont son deuil se fût bien passé.

Brigitte venait souvent retrouver son frère dans son cabinet de travail en attendant l'heure du dîner. Alors, comme ce soir, Georges demandait : « Raconte-moi ta journée », et c'était toujours un peu pareil, les mêmes essayages, les mêmes flâneries dans les magasins ou le long des vitrines dont Suzanne se plaisait à montrer à Gite les séductions.

Cette fois, à la question de son frère, la jeune fille répondit en se levant :

— Tu ne vois pas ? j'ai ma robe, enfin !

Elle se tenait droite devant lui, amusée malgré tout, et, bien que ce crêpe accentuât son deuil, de se sentir habillée de façon à mettre en valeur sa taille souple, les lignes pures et très jeunes des hanches et de la poitrine. Elle marcha ; la jupe s'élargissait en godet, frôlait le tapis, lui donnant l'impression qu'elle avait l'air « très dame ».

Cette impression, son frère l'eut aussi ; il le lui dit, content de la voir en beauté avec ses cheveux relevés et bouffants.

— Te voilà tout à fait une femme, Gite.

— Pauvre grand'mère ! soupira la jeune fille, que dirait-elle de me voir habillée et coiffée ainsi ?... elle me reprochait de rester enfant.

— Elle serait fière de toi, ma chérie, crois-le bien.

— Ecoute, Georges, Suzanne me fait faire des folies... je ne sais comment je m'en tirerai. Elle ne veut plus me laisser discuter les prix, ni choisir le moins cher, quand une chose plus coûteuse me va mieux.

— Ne t'inquiète pas, Gite, laisse-la faire... il faut bien t'habiller.

— Je n'aurais vraiment pas besoin de tout ce qu'elle me fait acheter... je ne suis pas habituée au luxe comme elle.

Il répéta :

— Laisse-la faire...

Mais il pensa que sa sœur avait raison, que sans doute Suzanne, ne sachant guère compter pour elle-même, devait moins encore savoir compter pour d'autres — il devait en parler à Suzanne. Le soir même, quand Brigitte les eût quittés, il aborda la question :

— Je vous suis infiniment reconnaissant, ma chère Suzanne, de tout ce que vous faites pour ma sœur.

— Je ne fais rien de très difficile ni de très méritoire, je vous assure. Elle est amusante à arranger, cette petite, et puis vraiment je m'attache à elle, c'est une gentille enfant.

— Oui, et il faut qu'elle reste une gentille enfant.

— Que voulez-vous dire ? Craignez-vous...

— Je crains simplement qu'elle ne prenne goût au luxe que vous lui faites connaître, à l'élégance que vous lui apprenez...

— Où serait le mal ? Une femme a besoin de luxe pour être vraiment femme, comme l'oiseau a besoin d'air et d'espace pour faire valoir la grâce de son vol.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis ; la femme garde son charme, quand il est réel, dans toutes les situations où la vie l'entraîne...

— Laissez donc, mon pauvre ami ! vous jugez cela en homme, c'est-à-dire très fausement.

— Merci pour les hommes ! Sérieusement, j'ai peur que vous n'encouragiez Brigitte à des dépenses au-dessus de ses moyens.

— Laissez-la donc être élégante et jolie : précisément parce qu'elle n'a que sa beauté en dot, il faut mettre cette beauté en pleine lumière... il faut qu'elle se fasse aimer.

— D'accord, mais si l'homme qui l'aimera ne peut lui donner le luxe auquel vous l'aurez habituée ?

— En ce cas, j'espère bien qu'elle ne l'épousera pas.

— Pourtant, si elle l'aime ?

Suzanne haussa les épaules sans répondre. Alors Georges Hébert demanda :

— Si j'avais été pauvre, Suzon, est-ce que...

Elle l'interrompit.

— Si vous aviez été pauvre, mon ami, mais... naturellement, je ne vous aurais pas épousé.

Elle lui souriait, ses yeux clairs n'avaient ni défi ni ironie. Il comprit qu'elle était sincère et, pour la première fois depuis qu'il l'aimait, son cœur fut étreint par un doute. Il eut envie de lui crier des reproches, de lui faire avouer qu'elle mentait, que c'était une épreuve... une épreuve si dure ! De ce mot dit en souriant, une épine lui resterait au cœur, dont la piqure lui gâterait toutes ses joies...

Mais il comprit que sa cruauté était inconsciente, qu'elle ne comprendrait pas, se moquerait peut-être... et il se tut.

Ce fut Suzanne qui reprit :

— Que feriez-vous de moi, mon pauvre Georges, si vous étiez pauvre ? Ma mère me reprochait d'être dépensière. Il est bien possible que je le sois. Vraiment, je crois que j'aurais fini par en mourir si j'avais dû mener l'existence qu'elle mène, ma pauvre maman !... Ce n'est pas ma faute, j'aime tout ce qui est joli, je ne sais pas m'en priver... c'est mal, n'est-ce pas ?

Il ne répondit rien, absorbé dans sa pensée douloureuse. Elle continua :

— Ainsi, selon votre désir, je fais bien sagement les comptes avec Sophie, et je respecte scrupuleusement l'argent destiné au ménage. Aussi, il m'en reste de celui-là ! Mais du mien, de celui que vous me donnez pour mes dépenses particulières... je n'ai plus rien, Georges, pas la moindre petite pièce ! C'est Gite qui a payé la voiture pour rentrer. Et... à ce propos, Georges, ne trouveriez-vous pas plus économique de prendre un coupé au mois, si vous ne voulez pas avoir une voiture à vous ?

— Plus économique ?

— Certainement. J'ai compté qu'il me faut à peu près de quinze à vingt francs de voitures par jour... ainsi, vous voyez ?

— Cela ferait six cents francs par mois. C'est énorme, en effet...

— N'est-ce pas ? c'est effrayant.

— Mais je pense que vous exagérez. Il y a des jours où vous ne sortez pas... et en tous cas, c'est toujours moins cher qu'un coupé au mois.

Il parlait d'une voix ferme. Elle n'osa insister, mécontente de ce premier échec. Jusqu'alors ses désirs les moins raisonnables avaient été exaucés. Elle n'osa pas non plus lui rappeler son manque d'argent. Son orgueil se révolta d'avoir à demander. Elle attendit, boudeuse, qu'il se souvînt ; il ne paraissait pas avoir entendu. Elle le regarda fixement, mécontente, cherchant à rencontrer son regard ; mais Georges ne levait pas les yeux. Ses sourcils s'étaient rapprochés, un pli au coin des lèvres que Suzanne n'avait jamais remarqué lui donnait l'air très las. Elle s'aperçut que ses tempes se ridaient... il lui parut tout à coup plus âgé.

Elle détourna les yeux, le cœur étreint. Voilà qu'en elle renaissait le doute angoissant. Est-ce que vraiment elle ne l'aimait pas ?... Serait-ce uniquement par devoir qu'il lui faudrait se montrer pour lui bonne, fidèle, aimante ? Par devoir ! La grandeur sévère du mot l'effraya. Elle voulait mieux de la vie...

Alors, pour se tromper elle-même, elle se fit plus tendre, mais Georges fut lent à se rassérer.

Les jours se suivirent paisibles pour tous en apparence. Georges Hébert se replongeait dans ses travaux avec une ardeur fiévreuse dont Suzanne

le raillait. Elle ne comprenait pas qu'un mot dit par elle sans y attacher d'importance avait fait entrevoir à Georges un abîme auquel il ne voulait pas songer, dont il se détournait dans la peur du vertige.

Suzanne peu à peu reprenait sa vie habituelle, élargissait de plus en plus le cercle d'intimes que son deuil — après tout bien indirect — lui permettait de voir et de recevoir.

Brigite, qui refusait de l'accompagner dans ses visites, sortait plus rarement avec elle. Il arrivait à la jeune fille de rester de longues heures seule au logis; mais ces heures lui paraissaient douces. Elle s'amusait du décor très moderne imaginé par Suzanne et se trouvait bien dans le salon clair et fleuri. Georges lui donnait des livres, et le temps qu'elle passait là, à lire ou à rêver, s'écoulait vite.

Un jour elle s'enhardit et, malgré son peu de science musicale, — M^{me} de Verrière avait été son seul professeur — elle osa ouvrir le grand piano d'Erard, seul meuble classique parmi le fantaisiste mobilier. Dès lors, si le regret du château d'Or, de ses libres espaces, venait lui serrer le cœur et la distraire de sa lecture, Brigitte berçait sa mélancolie en jouant les airs qu'elle avait appris là-bas. Alors elle fermait les yeux, s'efforçant de créer l'illusion du passé, de se figurer qu'elle était encore dans le vieux salon, devant l'instrument toujours un peu discord, aux notes aigrettes.

Le mardi et le vendredi, à partir de cinq heures, M^{me} Hébert entr'ouvrait sa porte. Ces jours-là, quoi que sa belle-sœur tentât pour la retenir au salon, Brigitte se réfugiait dans sa chambre ou se glissait chez son frère. Elle demandait timidement :

— Est-ce que je te dérange ?

Il lui répondait d'un sourire, heureux de la voir, s'attachant chaque jour davantage à cette enfant qui lui répétait souvent, les yeux embrumés de larmes :

— Je n'ai que toi !

Les premiers temps elle disait : « — Je n'ai que vous ! » Maintenant, bien que Suzanne se montrât toujours affectueuse, toujours caressante, la jeune fille avait l'impression confuse que sa belle-sœur lui échappait.

Un matin, Gîte, encore à sa toilette, vit entrer Julie qui venait « de la part de Madame, prier Mademoiselle de vouloir bien passer chez Madame. » La jeune fille s'enveloppa d'un peignoir et y courut.

M^{me} Hébert, soulevée sur ses oreillers, achevait de dépouiller son courrier. Près d'elle, sur un plateau léger, son déjeuner l'attendait. Son lit se couvrait d'enveloppes arrachées, de bandes froissées, de prospectus dédaigneusement déchirés.

— Te voilà, Gîte, déjà coiffée ? Que c'est beau d'être si matinale !

— Il est neuf heures.

— Non... déjà ? Vois, ma petite Gîte, lis ceci.

Elles en étaient venues très vite à se tutoyer; dans l'intimité des premiers jours, Gîte l'avait demandé en un élan de tendresse.

Elle prit le petit bleu que lui tendait Suzanne et lut :

« Ma chère enfant, peux-tu me rendre le service « de m'accompagner demain à l'exposition de « blanc du Bon Marché ? Tu sais que la foule me « fait peur... Et puis je ne sais pas choisir, il faut « que j'achète plusieurs choses. Tu m'aideras. « Ton père se plaint de ne plus te voir... Dix jours « déjà que tu n'es venue ! A demain, ma chère « petite, je compte absolument sur toi.

« GERTRUDE. »

— Eh ! bien, fit Brigitte, tu vas y aller, naturellement ?

— Naturellement ! tu es extraordinaire... Certes non, je n'irai pas. Comment veux-tu... J'ai rendez-vous à trois heures avec M^{me} de Rueil ; elle vient me prendre ici. Nous devons aller voir les costumes que Sarah a commandés pour sa tournée ; ils seront livrés demain... ainsi, il n'y a pas moyen de renvoyer.

— M^{me} de Math sera désappointée.

— Certainement, mais que veux-tu ! Si tu étais bien gentille, tout s'arrangerait.

— Comment cela ?

— Tu irais avec maman...

— Ce ne serait pas la même chose pour elle...

— Mais, si ! Ce qu'elle demande, c'est de ne pas se trouver seule dans la cohue d'un jour d'exposition. Pour acheter des draps ou des serviettes, on n'a pas besoin d'avoir un goût exquis... D'ailleurs, tu t'es formée, toi, je te confierais très bien un choix à faire... pas très important... des mouchoirs, par exemple, des ordinaires...

Elle riait, si jolie dans la blancheur de ses dentelles, que Brigitte, attendrie, lui jeta ses bras autour du cou en l'embrassant impétueusement.

— Tu es gentille, ma bonne petite Gîte ! Tu vas y aller, dis ?

— Si tu crois que cela puisse rendre service à ta mère...

— Certainement. Et même elle gagnera au change. J'ai horreur de ces déballages, de cette foule et j'aurais été de très méchante humeur.

— Tu crois cela !

— Je me connais !... laisse !... touche pas...

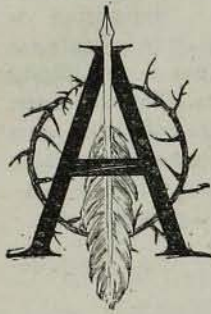
MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)



TÊTES DE JEUNES FILLES

SUITE



LORS Étienne lui raconta brièvement son histoire.

— Mais qu'as-tu fait ensuite ?

— Voilà ce que j'ai fait, mon cher Gatien, je me jurai de consacrer ma vie et mes forces à gagner assez d'argent pour payer tout ce que mon père devait, le faire

réhabiliter, mort ou vivant, et ensuite redemander Hélène à ses parents, si elle-même était libre encore et ne m'avait pas oublié... Ah ! mon pauvre ami ! ajouta-t-il avec explosion, si tu savais combien nous nous aimions... quelle femme idéale Hélène eût été pour moi... et comme je l'aurais entourée de soins tendres et empressés, comme elle eût été l'honneur et la joie de mon foyer ! Sa beauté délicate était bien l'enveloppe d'une âme exquise et d'un cœur d'élite... L'éducation toute chrétienne qu'elle devait à ses parents en avait fait une créature noble et parfaite ! Jamais, jamais je n'ai pu l'oublier...

Il resta un moment silencieux, étreint d'une poignante émotion.

Gatien l'avait écouté avec beaucoup d'attention.

— Je te comprends, car je te connais bien. Tel je t'avais jugé, tel tu es resté : un noble cœur, capable de tout ce qui est bon et grand. Ah ! mon pauvre ami ! Et il y a de cela ?

— Près de quatre ans.

— Et tu n'as pas cherché à la revoir ?

— Non ! dit farouchement Étienne. Je suis parti, je n'ai pas voulu remettre les pieds à Paris, dans l'air où elle vivait. La rupture avait été trop rude, trop complète. Pas un mot, pas un regret, rien ne m'est venu d'elle. Pendant longtemps je l'ai haïe pour cela, et tout en la haïssant, je l'adorais. Explique, comprends, si tu peux. Pour rien au monde, moi, je n'aurais voulu lui donner signe de vie... c'était à elle à...

— Mais non, mon ami, mais non ! Voilà bien des idées d'ex-fiancé. Elle a obéi à ses parents, elle s'est soumise à leur volonté, en jeune fille élevée chrétiennement, comme tu l'as dit toi-même. Elle a suivi son devoir, tout simplement, et peut-être en a-t-elle souffert cruellement, tu n'en sais rien.

Étienne haussa les épaules avec un cri sourd.

— Et... dit Gatien après une pause, et, dis-moi ? Vraiment tu as entrepris de désintéresser tous les créanciers de ton père ?.... Une somme aussi énorme, tu as pu ?...

— Payer plus de la moitié déjà.

Gatien restait émerveillé.

— Mais comment y es-tu arrivé, n'ayant rien, m'a-t-on dit, en quittant Paris ? As-tu donc trouvé un trésor ?

— Le trésor, c'est mon travail couronné d'une heureuse chance. En quittant Paris, j'ai rencontré un camarade qui partait pour un endroit presque inconnu, une petite île située de l'autre côté de l'Amérique du Nord, au sud de la Californie. Il allait y exploiter une nouvelle mine de cuivre, la plus riche du monde. C'est un coin de l'univers absolument perdu, sans ressources aucunes. Ni plantes, ni animaux, ni une goutte d'eau : rien. Un bateau nous apportait vivres et eau tous les quinze jours ; une tempête l'a retardé une fois, et nous avons failli mourir de soif. Mais nous étions un petit groupe de camarades déterminés à faire fortune au prix de mille peines et même au risque de notre vie. Nous avons eu la bonne chance d'extraire des quantités énormes de cuivre magnifique au moment où il valait des prix fabuleux, à cause de l'établissement de l'électricité dans le monde entier. J'ai gagné ainsi, pour ma part, des sommes très considérables, et je m'empressais de tout envoyer à mon avoué de Paris, que j'avais chargé de payer pour mon père.

Salbris, tout épanoui, regardait son ami avec admiration.

— Ah ! bien, si jamais Mlle de Lesgor apprenait cela, je crois qu'elle serait fière de toi...

— Elle ne le saura sans doute jamais, car si, par malheur, elle est mariée...

Il s'arrêta un instant, étouffant ce mot dans sa gorge, puis il reprit :

— ... Maintenant, te voilà au courant ; assez sur ce sujet. Je me repose un peu ici, puis je repars. Dans deux ans, j'aurai terminé, j'espère, cette tâche si lourde. Et toi, mon cher vieux, es-tu bien lancé, plus heureux que moi ?

— Je suis honteux de l'avouer, après ton histoire ; mais, oui, mes affaires vont très bien. Avec mille peines, je suis arrivé à monter un superbe

cabinet de consultations, après m'être bien ferré sur les législations anglaise, allemande, italienne, et je m'occupe de débrouiller toutes les affaires litigieuses entre Paris et ces divers pays.

— Et tu gagnes beaucoup ?

— Beaucoup, en me donnant une rude peine. Aussi, je me sens vieillir ; j'ai vingt-huit ans ! et je songe ...

— A te marier, je parie, misérable Gatien, dit Étienne en souriant.

— Je ne songe même qu'à cela. Mon cher, je n'ai plus aucune famille. Tout en aimant assez le monde, j'ai des goûts d'intérieur. Je voudrais donc connaître une ravissante jeune fille pourvue d'une dot également jolie, et qui aurait les mêmes goûts que moi.

— Et tu as raison, mon ami, dit Étienne en posant sur le jeune avocat le regard affectueux de ses profonds yeux noirs, ce regard qui donnait à sa physionomie un peu sévère une pénétrante expression de bonté.

— Si, tout en m'occupant de ce procès, je venais à dénicher dans ce riche pays d'Anjou l'héritière de mes rêves, ça ferait d'une pierre trois coups : ami, plaidoirie, délicieuse fiancée. Tu dois pouvoir m'indiquer où je trouverai ce charmant objet.

— Ha ! ha ! dit Étienne amusé, tu es impayable. Écoute : si tu veux choisir dans le bouquet des héritières angevines, eh ! bien...

— Achève, je m'élance.

— Va au Traversin.

— Au... au quoi ? dit Gatien en ouvrant des yeux ronds.

— Fais-toi présenter à la Charmille, propriété située de l'autre côté d'Angers, — un quart d'heure en voiture, — chez M^{me} Élise Mathay, vieille dame originale qui fait semblant d'être malade pour pouvoir rester couchée et faire ainsi venir tout le monde chez elle. Tout l'Anjou passe là ; M^{me} Mathay tient table ouverte, elle reçoit, ma foi, parfaitement ; sa cuisinière est un cordon d'un indigo très pur.

— Présente-moi vite ; tu m'allèches.

— Fais-toi présenter par quelque magistrat de tes relations. J'y suis allé deux ou trois fois pour voir la curiosité du pays. J'ai été parfaitement reçu, mais il y a trop de monde, cela me déplaît. Et puis M^{me} Mathay a la manie de l'interview et des phrases complimenteuses, choses que j'abomine. Vas-y ; tu y trouveras peut-être bien quelque bague à ton doigt.

— J'irai ! dès demain. Le conseiller Daguet, vieil ami de mon père, et mon parrain, me pilotera. Mais comment cette bonne dame peut-elle donner à dîner et recevoir si bien en restant au lit ?

— Elle a pris avec elle une jeune nièce, orpheline et sans fortune, une très charmante personne, dit-on, qui tient admirablement sa maison. La tante l'exploite un peu, et l'on dit qu'elle en fera

son héritière. Elle doit revenir ces jours-ci d'un voyage à Paris, je ne l'ai pas encore vue.

— Elle est riche, M^{me} Mathay ?

— On le dit. En tous cas, la maison est sur un très bon pied.

Salbris resta un instant songeur.

— Étienne, tu connais un peu les gens du pays ? Oui ? Eh bien, renseigne-moi : Dans le train qui m'a amené se trouvaient deux ravissantes jeunes filles, fort élégantes. Si tu pouvais me dire qui elles sont ? L'une est une délicieuse petite blonde, l'autre est belle, grande et brune, avec des yeux bleu saphir et un petit signe noir auprès de la bouche, coiffée de gros bandeaux moelleux et crêpés encadrant un profil exquis. Eh ! bien, qu'est-ce qui te prend ?

Étienne bondissait :

— Grande, brune, des yeux bleu foncé, des bandeaux... mais c'est tout le portrait d'Hélène !

Et il l'accablait de questions : un nom ? avait-il entendu un nom ?

— La petite blonde s'appelle Aliette, c'est tout ce que j'en sais. Elles étaient accompagnées d'une sorte de gouvernante très bien.

— Aliette, dis-tu ? mais c'est le nom de M^{lle} de Brigné, la nièce de M^{me} Mathay, l'amie intime d'Hélène. Elle revenait de Paris... avec Hélène ? par quel hasard ? Ce serait un coup du ciel !

— Voyons, calme-toi. Dès que possible, j'irai à la découverte et te rapporterai des nouvelles. Je serais aussi joliment content de retrouver ma mignonne voyageuse.

Salbris retourna donc au *Cheval-Blanc*, où il allait chaque jour recevoir les personnes qui le demandaient au sujet du procès.

Resté seul à la Héronnière, Étienne resta longtemps sur la terrasse, en proie aux sentiments les plus contradictoires, aux pensées les plus confuses.

« Ce signe... Si c'était vraiment Hélène ? Oh ! oui, ce ne pouvait être qu'elle... La revoir ! la retrouver libre... libre sans doute... Et voudrait-elle le revoir ? Si elle l'avait oublié, pourquoi troubler la paix où sans doute elle vivait, pourquoi venir réveiller tant de douloureux souvenirs ? En avait-il le droit, lui, le chassé, le repoussé... Et si elle était fiancée à quelqu'autre ? »

A cette pensée, Étienne, appuyé sur la balustrade de pierre, voyait l'horizon tourner, et son cœur restait serré par l'angoisse. Mais le désir de revoir Hélène dominait tout, emportait tous ses scrupules. Il la reverrait, puis il partirait ensuite, peut-être un peu moins malheureux.

..

Il y eut, en effet, grand Traversin quand on apprit l'arrivée des deux jeunes voyageuses. Un flot de visiteurs des deux sexes se pressa en l'honneur d'Aliette de Brigné et de son amie. Ce furent des embrassades folles mêlées d'exclamations et de pe-

tits rires frais entre les jeunes filles et Aliette, puis des gloussements de joie des dames avec des phrases exagérées sur le bonheur de la revoir.

La curiosité était aussi fort excitée au sujet de M^{lle} de Lesgor; on examinait du coin de l'œil et son air et sa taille, sa mise, sa façon de marcher, de parler, de s'asseoir, de se moucher, de dire oui ou non, toutes choses qu'elle faisait du reste, avec la plus grande simplicité, sans songer qu'on l'examinait d'aussi près. Sa coiffure étonnait, et ce léger parfum qui s'exhalait de ses cheveux, de ses vêtements? iris ou violette? Non, il y avait encore autre chose, mais quoi, mais quoi?

Ces messieurs trouvèrent la jeune fille ravissante, ces dames « pas tant que cela », ce qui signifiait « bien trop ».

M^{lle} de Lesgor dut subir un nombre incalculable de présentations auprès du Lit; toute la société d'Angers y défila. M^{me} Mathay ruisselait de compliments donnés et reçus; la bonne dame nageait dans son élément.

Au milieu de la cérémonie, on annonça: « Monsieur le vicomte de Pont-Sauvage! »

Un murmure s'éleva, semblable au bruit de la brise glissant sur la soie des épis verts.

— Ah, le voi-llà! le voua-là! dirent des voix féminines graves ou flûtées, parmi lesquelles se détachaient celles de M^{me} Mamirolle et de sa fille Cécile.

Et le vicomte Formose de Pont-Sauvage fit son entrée, aussitôt accablé de saluts, de poignées de mains, disparaissant au milieu des robes ondoyantes, des chapeaux aux frémissantes aigrettes.

— Venez, ma belle, dit à Hélène M^{me} Mathay, venez que je vous présente le jeune vicomte de Pont-Sauvage, le descendant du célèbre compagnon du roi René d'Anjou. Formose est notre enfant gâté à toutes; il est si doux, si bon... un charmant garçon, la perle de l'Anjou!

Formose fit trois pas en avant, deux en arrière, mit sa bouche en cœur, puis il salua avec une politesse exagérée, et dit d'un ton précieux:

— Je suis vraiment trop heureux, mademoiselle, d'avoir l'honneur de vous être présenté. Puis-je espérer que vous ne vous déplairez pas trop dans notre pauvre province? Quand on arrive de la capitale, assurément on doit trouver toutes choses bien peu intéressantes, mais votre indulgence nous est acquise, nous l'espérons, mademoiselle!

Ces mots appelaient un aimable démenti donné par Hélène de la façon la plus gracieuse. La jeune fille regardait avec un peu d'étonnement et de curiosité ce grand garçon mis comme une gravure de mode, au visage régulier, insignifiant, aux yeux bleu faïence sans expression. Son front fuyait sous ses cheveux d'un blond fade, bien ratissés et un peu longs, la mode de 1830 étant en faveur à ce moment. Cela dissimulait de grandes oreilles trop écartées. En somme, l'ensemble de sa per-

sonne n'avait certes rien d'antipathique, mais ne trahissait que trop sa parfaite nullité.

N'étant jamais sorti du milieu banal et terre-à-terre où il passait sa vie oisive, le jeune vicomte occupait son temps à collectionner insectes et papillons, à faire des visites et à s'inquiéter d'être le jeune homme le plus élégant d'Angers.

Dans son naïf amour-propre, Formose était persuadé que sa bonne mine, son titre, sa fortune et ses incomparables cravates devaient tourner la tête à toutes les jeunes filles. A part ce léger travers, il était plutôt bon et affectueux, mais incapable d'éprouver aucun sentiment bien vif pour qui ni quoi que ce fût. Aussi M^{me} Mathay avait su prendre un grand empire sur cet être faible et débonnaire; elle lui avait persuadé d'épouser Aliette et de s'établir à la Charmille; elle garderait ainsi sa nièce, dont elle n'aurait su se passer. Très adroitement, la tante lui avait donné à entendre que la jeune fille éprouvait pour lui une préférence secrète. Le bon Formose en restait tout flatté, mais un peu de timidité paralysait son désir de se montrer aimable auprès d'elle, et malgré ses efforts, il ne trouvait rien à lui dire.

..

— Je t'ai laissé le plaisir de la surprise; comment trouves-tu l'époux mignon que ma tante me destine? demanda Aliette à son amie quand elles furent seules.

Pour toute réponse, Hélène sourit en ouvrant de grands yeux.

— Dis, est-ce qu'une gentille personne comme moi peut s'affubler d'un pareil mari? Je préfère Paris, avec un autre seigneur. Ce pauvre Formose, ses maîtres n'ont jamais pu lui rien apprendre! Mais comme il est riche, n'a plus ni parents ni famille, les mères qui ont des filles à marier le considèrent comme une proie toute rôtie pour les appétits matrimoniaux.

— Et les jeunes filles, qu'en disent-elles? demanda Hélène, que les sorties d'Aliette amusaient.

— Mais elles me jalourent, ma chère! surtout Cécile Mamirolle, cette pauvre petite qui n'a guère plus de malice que M. de Pont-Sauvage. Tout le monde le choie; on se dit que si je ne me résigne pas à ce mariage, on sera prêt à le repêcher.

— Tu me confonds!

— Ah! ma chérie Hélène, que ne donnerais-je pas pour rencontrer un cœur sincère, affectueux, uni à un esprit intelligent! Mais je n'ai rien à donner!

— Que ton esprit, ton adorable caractère, ta charmante personne.

— Je ne me fais pas d'illusions. Tout cela n'est pas en or, et ne compte guère.

— Pauvre chérie, dit Hélène avec un soupir,

comment échapperas-tu à ce sot mariage, puisque tu dépends de ta tante ?

— Hélas oui. Je ne sens que trop autour de moi le vide des affections absentes. Et j'ai tant besoin que l'on m'aime ! ajouta-t-elle en se jetant au cou d'Hélène qui la câlina doucement, comme autrefois au couvent.

Mlle de Lesgor admirait l'infatigable activité de sa gentille amie. Elle vit que celle-ci ne lui avait rien exagéré en lui parlant de sa situation chez sa tante ; son existence si enviable de beaucoup cachait bien des épines sous ses roses.

Le matin, tôt levée, Aliette devait s'occuper de tous les détails du ménage dont elle avait l'entière direction, à la condition de rendre ensuite des comptes minutieux à sa tante, qui décidait sur toutes choses.

Y avait-il à gronder ? La jeune fille le faisait avec bonté, jamais à tort, et les domestiques l'adoraient, tandis qu'ils craignaient Mme Mathay, toujours exigeante et souvent injuste.

En réalité, sauf le temps consacré à l'accomplissement de ses devoirs religieux et à la visite des pauvres auxquels elle portait secours et consolation, l'existence entière de la pauvre Aliette était dévouée à s'occuper du bien-être de Mme Mathay et à préparer réceptions et dîners pour le flot incessant des visiteurs. Elle avait en partage fatigues et responsabilités, mais sa tante se réservait le droit de blâme dont elle usait suivant l'état de ses nerfs.

C'est ainsi qu'un matin, Hélène se trouva, sans être vue, l'involontaire témoin d'une scène des plus pénibles.

Plus elle entendit, plus elle se serra dans le coin de la pièce voisine où elle se trouvait, étonnée et peinée de tous les reproches immérités que Mme Mathay adressait à sa nièce, sur ses toilettes, sa coquetterie, sur la situation privilégiée qu'elle occupait dans la maison, toutes choses vraiment trop heureuses pour une orpheline sans fortune, recueillie par la charitable bonté d'une tante généreuse.

Mortifiée, humiliée, Aliette ne répondit rien d'abord ; mais quand sa tante, faisant du vicomte de Pont-Sauvage un éloge exagéré, lui enjoignit impérieusement de mieux l'accueillir, car leur mariage serait prochainement célébré, la jeune fille se cabra et protesta vivement.

— Il est temps que le mariage vous dompte, ma mie ! Réfléchissez et choisissez : vicomtesse Formose de Pont-Sauvage, vivant chez sa tante avec son mari, ou : ni dot, ni héritage.

— C'est tout réfléchi, ma tante. J'aime cent fois mieux rester comme je suis !

— Quelle tête ! cria madame Mathay, irritée de cette résistance à ses volontés.

Elle sortit d'un pas alerte, oubliant « son triste état de santé ».

Hélène s'applaudit de ne pas s'être montrée. « Pauvre Aliette, pensa-t-elle, quelle chose triste d'être ainsi traitée par une parente à qui elle se consacre tout entière ! »

Aliette la découvrit dans son coin.

— Tu étais là ? Si tu savais combien les reproches de ma tante me peinent ! Quant à Pont-Sauvage... oh ! je sens que je ne pourrai jamais me résigner !...

Dès qu'il lui fut possible, après sa conversation avec Liomer, Gatien alla tomber un beau matin chez son parrain, M. Daguet, et l'amena très facilement à lui offrir de le présenter chez Mme Mathay. Tous deux partirent dans la voiture du vieux conseiller. Pendant le trajet, Salbris le fit parler, et bientôt il fut au courant de tout ce qui concernait la Charmille, la Dame au Lit, sa jeune nièce, le Traversin, la société d'Angers tout entière.

Derrière la grille qui fermait l'entrée de la Charmille, il aperçut la maison, basse et large, précédée de vertes pelouses cernées de géraniums, ornées de grandes corbeilles de fleurs.

« Aspect banal, mais confortable, se dit Salbris. Elles sont là ! »

Il y avait déjà du monde chez Mme Mathay ; on s'empressait autour du Lit. Du premier coup, le regard perçant de Gatien distingua Mlle de Brigné qui causait avec plusieurs personnes dans l'embrasure d'une fenêtre éloignée, mais point d'Hélène.

Tout fier, le conseiller présenta le jeune avocat, aussitôt accueilli avec une grâce extrême et une averse de compliments. Immédiatement invité à s'asseoir dans le « Fauteuil qui parle », il attendit que prît fin l'éloquence de la Dame au Lit, pour répliquer en la submergeant sous les flots de la sienne. Avec tact, bonne grâce, sérieux parfait, Salbris sut lui débiter, sans reprendre haleine, les choses les plus à propos, les plus flatteuses, sur le bonheur qu'il avait d'être — à peine arrivé ! — présenté à une femme d'une si exquise distinction d'esprit, dont la réputation d'amabilité, de gracieuseté, d'intelligente hospitalité arrivait jusqu'à Paris... Trop heureux... vraiment privilégié ! Cet aimable accueil était pour lui la plus flatteuse des surprises !...

Il fut trouvé « véritablement charmant ! »

— Ali-è-te ! viens que je te présente M. Salbris, le jeune avocat parisien.

La jeune fille accourut, fraîche et jolie dans sa toilette de batiste bleue. Gatien, imperturbable, s'inclina profondément, attendant qu'elle voulût bien le reconnaître.

Aliette dit quelques mots gracieux, mais sans paraître l'avoir jamais aperçu. Bien qu'un peu

déconfit, il avait trop de monde et de discrétion pour rien dire.

La jeune fille n'avait pas jugé opportun de raconter sa rencontre à sa tante, soit pour éviter des questions qui l'excédaient, soit pour ne pas laisser soupçonner qu'elle avait remarqué un jeune homme qui était loin de lui déplaire. Peut-on jamais savoir ce qui se passe dans une tête de jeune fille ?

Malgré sa finesse, M^e Gatien Salbris ne sut point démêler ces nuances subtiles. « Elle n'a pas l'air de me reconnaître... elle a sans doute ses raisons, respectons-les; cela lui plaira mieux que la plus légère phrase indiscrette. »

Mais bientôt il dressa l'oreille. Après l'avoir présenté à différentes notabilités, puis à l'inévitable Pont-Sauvage, M^{me} Mathay fit entendre de nouveau son appel accoutumé.

— Ali-ète ! où donc est M^{lle} de Lesgor, que je lui fasse connaître le cher maître qui vient plaider le fameux procès ?

Au nom de Lesgor, Gatien réprima un mouvement de joie. La Dame au Lit continua :

— J'ai chez moi en séjour une amie de ma nièce, M^{lle} Hélène de Lesgor, la fille du colonel du génie, comte Hector de Lesgor, une Parisienne, véritable perle de grâce, de beauté, d'élégance...

Hélène arriva heureusement pour arrêter le flot trop flatteur, « pour tourner le robinet », suivant l'irrespectueuse expression d'Aliette.

M^{me} Mathay n'avait, cette fois, rien pu exagérer. La jeune fille s'avancait avec cette grâce simple, ce charme exquis qu'elle apportait en tout, et qui, de suite, attirait l'attention, sans qu'elle y prît garde, oublieuse de toute vanité. Une vaporeuse étoffe de laine blanche l'enveloppait, dessinant avec grâce sa haute taille flexible.

Salbris n'en pouvait détacher ses regards; très fin appréciateur de la beauté, il admirait ces traits purs, ces magnifiques yeux d'un bleu foncé, si brillants, ombragés de longs cils, à l'expression douce et triste, la sombre chevelure si simplement disposée en épais bandeaux soyeux, relevés sur la petite oreille rose.

« Voilà donc cette Hélène adorée de mon ami ? Ah ! je comprends son attachement pour une si charmante jeune fille ! »

Prévenue sans doute par Aliette, M^{lle} de Lesgor ne parut pas non plus le reconnaître. Elle inclina sa jolie tête, dit quelques paroles gracieuses et pleines d'à-propos, en jeune fille du meilleur monde, qui sait trouver et dire juste ce qui est aimable et bien pour chacun. L'exhibition terminée, elle se retira dans le groupe des amies d'Aliette.

Invité au déjeuner, Salbris accepta après une faible défense. Noyé au milieu de quinze convives, il eut tout le loisir d'observer, d'écouter, tout en savourant les mets exquis préparés par le fameux cordon bleu.

Faveur du hasard, ou malice d'Aliette, il se trouva placé près de M^{lle} de Lesgor et sut se montrer empressé sans indiscretion, aimable avec tact et réserve, effleurant, dans une spirituelle causerie, choses de Paris et choses d'Anjou.

M^{lle} de Brigné présidait le déjeuner avec la plus charmante bonne grâce. Par une grande baie centrale, ouverte entre les deux pièces, fermant à volonté par d'épaisses tapisseries, M^{me} Mathay pouvait, de son Lit, voir les convives et même suivre assez bien la conversation.

Aliette présidait en jeune maîtresse de maison accomplie, l'œil à tout sans en avoir l'air, disant juste le mot à propos, paraissant s'occuper spécialement de chacun. Dans cette situation exceptionnelle, un peu anormale pour une jeune fille, elle savait garder une tenue et une mesure parfaites.

« Exquise ! pensait Gatien, encore plus ici, dans le milieu où elle vit. Je me sens de plus en plus pris. Cela devient tout à fait sérieux. »

En causant avec Hélène, il sut adroitement apprendre bien des choses, notamment le voyage en Hongrie et à Vienne du colonel de Lesgor et de sa femme. « Bien ! se dit-il, M^{lle} de Lesgor va rester près d'un mois ici; elle n'est pas mariée, point important. Est-elle fiancée ? A-t-elle gardé le souvenir d'Étienne ? Il faut qu'elle apprenne sa présence dans le voisinage, et sa noble conduite pour tâcher de la regagner. Mais comment y arriver ? Guettons et saisissons l'occasion par son fameux cheveu. »

..

En quittant la table, on se répandit dans le jardin et le parc, enclos de murs. A l'extrémité se trouvait l'ancienne et curieuse charmille qui donnait son nom à la propriété. M^{me} Mathay, qui en tirait vanité, chargea sa nièce d'en faire les honneurs au nouvel hôte.

— Viens, Hélène, nous allons montrer les salles de verdure à M. Salbris, dit Aliette.

« Parfait ! je trouverai bien moyen de glisser le nom d'Étienne dans la conversation », se dit le jeune avocat.

Dame Rose, fidèle à sa consigne, les accompagna. Cette charmille, très haute, épaisse et drue, datait du siècle dernier et on l'entretenait avec soin. Dessinée par un habile architecte-jardinier, elle imitait absolument les dispositions d'un vaste appartement avec ses différentes pièces aux portes pratiquées dans la verdure.

Gatien lançait des exclamations d'admiration. Quand il fut certain d'être seul avec les deux jeunes filles et Dame Rose, il s'écria :

— Ah ! si mon ami Étienne Liomer possédait une semblable merveille ici près, dans sa propriété de la Héronnière !

Aliette, saisie de surprise, s'arrêta net et regarda Hélène qui restait droite, immobile et toute

blanche, ses grands yeux dilatés, fixés sur Gatien avec une expression d'étonnement, d'angoisse, de bonheur.

Mais le jeune homme continua sans paraître remarquer le trouble des deux amies :

— Il faudra que je l'amène voir cela. Je crois, du reste, qu'il a déjà eu l'honneur d'être présenté à M^{me} Mathay ; nous recommencerons cette délicieuse promenade, n'est-ce pas, mesdemoiselles ? Il sera enchanté.

Et tout content de lui-même, il examinait l'effet de la bombe qu'il venait de lancer.

— Aliette... dit M^{lle} de Lesgor d'une voix étouffée, je m'assieds un moment sur ce banc...

— Qu'as-tu, ma chère fille ? tu es toute pâle ! s'écria Dame Rose en accourant la soutenir.

— Rien... ce n'est rien... un peu de trouble après ce déjeuner trop long... la... la chaleur sans doute.

Et la pauvre Hélène, en proie à une émotion intense, posait la main sur son cœur comme pour en réprimer les battements.

« Parfait ! ça va bien, elle ne l'a pas oublié », pensait ce traître de Gatien.

— Laissons-la se remettre, monsieur, dit Aliette tout agitée.

« Mais je n'ai pas fini », ajoutait aussitôt Salbris dans son for intérieur.

Sortis de la Charmille, ils s'arrêtèrent d'un même mouvement. Gatien rencontra le regard franc, interrogateur, un peu inquiet, de la jeune fille, dont l'émotion était visible. Sa fine intelligence pressentait qu'il n'avait point parlé à la légère. Étienne Liomer, leur voisin ! l'ami de ce jeune homme

rencontré deux jours auparavant ? Confident ? messager ?

C'était audacieux, certes, mais il y a de certaines audaces qui ne sont point pour déplaire. Dans le regard qu'il appuya sur elle, Aliette lut tout cela, et encore quelque chose qui s'adressait directement à elle, et qui ne lui déplut... aucunement.

Dans ce tacite et rapide échange de leurs pensées les plus secrètes, les deux jeunes gens se dirent donc beaucoup de choses ; mais Salbris voulait d'avantage. Il attendit, silencieux. Aliette dut parler ; elle le fit avec la franchise de son caractère et le tact de l'amie la plus délicate.

— Vous connaissez M. Liomer, monsieur ? Il est notre voisin, et votre ami ?

Cette simple phrase pouvait être indifférente, banale même ; mais si Salbris connaissait réellement la situation, elle signifiait que l'amie d'Hélène ne l'ignorait point.

— Oui, mademoiselle, c'est mon meilleur et mon plus cher ami. Arrivé de Paris il y a quelques jours, — comme vous le savez, — ajouta-t-il avec un peu de malice, j'ai à ma grande surprise, par le hasard le plus inattendu, retrouvé Liomer à Angers. Les difficultés de la vie, l'obligation de suivre chacun notre carrière nous avaient séparés depuis plusieurs années, mais aussi quelle joie de nous retrouver ! car rien n'avait pu affaiblir notre mutuelle affection, ni ma haute estime pour cet ami rare, ce cœur si généreux, capable des plus nobles actions.

PIERRE DE GAMOND.

(La suite au prochain numéro.)



SOUS LE CIEL ÉTOILÉ



Qu'ils sont beaux, les cieux étoilés
Alors que tout repose, alors que tout sommeille !
Beauté toute divine, admirable merveille
De mille clous d'or constellés,
Cieux, vous resplendissez des feux de tout un monde,
Poussière que Dieu sema, la main féconde.
Qu'ils sont beaux, les cieux étoilés !

Qu'elles sont belles, les étoiles !
Quand ces géants du ciel dans les cercles de feu
Tournent rapidement sous le regard de Dieu ;
Quand la nuit, déployant ses voiles,
Montre à nos yeux ravis leurs nombreux bataillons,
Traçant dans l'infini de lumineux sillons.
Qu'elles sont belles, les étoiles !

HECTOR LÉVEILLÉ.



REVUE MUSICALE

Les matinées de la Renaissance. — La Société nationale. — *Fidelio* à l'Opéra-Comique. — L'Opéra-Populaire. — La musique italienne.



Je vous avais promis, chères lectrices, de causer un peu plus longuement avec vous des matinées artistiques populaires de la Renaissance. Elles sont extrêmement intéressantes. Leurs organisateurs essayant, autant qu'il est humainement possible, de fuir tout parti-pris d'école. Sur leurs programmes, Beethoven voisine avec César Franck, Diémer avec Schumann, Fauré avec Monsigny, Haendel avec Chausson et Saint-Saëns avec Mozart. Les interprètes sont choisis parmi les meilleurs artistes, heureux d'apporter leur concours au parfait quatuor signalé dans ma précédente causerie. Il est difficile de citer des noms, les omissions pouvant être, à tort, attribuées à un jugement sévère, tandis que le défaut d'espace est le seul coupable. Pourtant, je ne puis passer sous silence l'accueil chaleureux fait aux maîtres Fauré et Diémer exécutant leurs propres œuvres, à Paul Daraux, le magnifique *Faust*, de Schumann, chez Colonne, au toujours excellent Soulaïcroix et à l'incomparable Jeanne Raunay qui triomphe partout. *La Chanson perpétuelle* (Chausson), qu'elle a chantée à la Renaissance, lui a valu, à la Société nationale, un vrai triomphe et les honneurs du *bis*. Quel malheur que le poème de cette composition exquise vous en défende l'exécution, chères lectrices, la musique en est poignante et douloureusement belle !

Les concerts de la Société nationale ont repris le 15 janvier; ils n'ont d'attrait que pour celles d'entre vous qui sont férues de musique ultramoderne. On y exécute généralement des œuvres inédites, très souvent de compositeurs français, de jeunes compositeurs surtout. Et bien qu'ils ne séduisent pas également ceux dont l'éducation musicale est incomplète, leurs œuvres sont intéressantes, car si ces auteurs ne trouvent pas toujours, ils cherchent sans relâche. Ne croyez pas néanmoins que la Société nationale n'exécute que des inconnus; le souvenir de Franck et de Chausson plane sur ces concerts; Vincent d'Indy, Guy Ropartz et Fauré y sont pontifes du culte rendu à l'harmonie.

Nous allons encore vous parler de M^{me} Jeanne Raunay à propos de *Fidelio*. C'est en grande

partie pour elle que l'Opéra-Comique reprend l'admirable chef-d'œuvre de Beethoven. Nulle plus que la grande cantatrice n'était digne, grâce à l'impeccable beauté de sa voix, de sa méthode et de sa personne, de chanter le rôle sublime de Léonore. M^{me} Raunay est une artiste géniale qui sait faire passer, dans son interprétation, tout ce qu'il y a d'humain et d'éternellement vrai sous les formules les plus classiques dont elle respecte l'ordonnance.

Mais *Fidelio* est un réel chef-d'œuvre de tous les temps, l'œuvre théâtrale, peut-être, où la musique pure joue le plus grand rôle, puisque le poème est absolument plat et que la musique y veut et y sait tout exprimer.

Il est de tradition, à l'Opéra-Comique, de jouer une des trois ouvertures (celle en *ut*) que Beethoven a écrites pour cet opéra, avant le second acte. Par sa beauté et ses développements, elle équivaut presque à une symphonie du maître inégalé.

L'Opéra-Populaire est moins ambitieux dans ses reprises, et il obtient pourtant des succès. Les esthètes et les snobs, qui se détournent écoeurés aux noms qu'aimait une génération encore aujourd'hui pleine de force et n'ayant rien perdu de ses facultés, sont d'une intolérance excessive que l'extrême jeunesse seule préserve du ridicule.

Il est possible et très sûr même que certaines formules, certaines manières d'être nous semblent aujourd'hui démodées et insuffisantes. Il ne faut pourtant pas les condamner sans appel. Des œuvres reniées à notre époque ont ému, enthousiasmé, soulevé des milliers d'intelligences; elles n'étaient donc ni indifférentes ni mauvaises. Le temps viendra peut-être où *Tristan* sera traité de musiquette et nous de pauvres hères d'en avoir subi la foudroyante splendeur. Gardons-nous d'imiter les habitants d'une ville d'Espagne que je ne veux pas nommer : mal satisfaits d'ouïr l'opéra-comique d'un maestro italien aussi célèbre que dédaigneux des vieux compositeurs, ses compatriotes, les spectateurs assommèrent le ténor de la troupe et démolirent force banquettes. Les représentations wagnériennes rendaient ces musicolâtres agressivement intolérants. Même artistiquement parlant, vous voyez qu'il faut dire adieu au rêve de l'union des races latines. En tous cas, le « vieux jeu » a encore ses admirateurs, puisque *La Reine de Saba* a plu (et ce n'est pourtant pas une des meilleures œuvres de Gounod); *Zampa* a plu, que *La Traviata* a plu. Verdi lui-même a abandonné la manière d'écrire qu'il avait adoptée

quand il composa cet opéra qui est l'expression même de la musique italienne, dans ce qu'elle a de plus italien, plus tournée vers l'élan, le mouvement, la passion, que vers la mélancolie et le recueillement. Au-delà des Alpes (en exceptant certains grands ensembles, quelques pages larges, religieuses pour la plupart) l'*aria di bravura* arrive

très vite. La faute en est au ciel d'Italie, trop bleu. La tristesse et la nostalgie naissent mieux sous les ciels de brume propices aux légendes poétiques. Le mois prochain, nous parlerons longuement de *L'Or du Rhin*, ce qui nous entraînera singulièrement loin de la séduisante *Traviata*.

LOUISE DE CLAVES.



CAUSERIE DE QUINZAINES



UE la liquidation de l'Exposition au point de vue criminel est donc laborieuse, chères amies! Les voleurs pullulent et les assassins surgissent de plus en plus nombreux. Le grand argument des avocats et... avocates — elles ne sont encore que deux — c'est qu'une masse de *pauvres gens*, attirés des quatre points du monde par la grande foire, ont, grâce à elle, trouvé moyen de vivre six mois tant bien que mal; maintenant, privés

de moyens d'existence, ils se voient contraints de s'approprier le bien du prochain et, s'il résiste, de le supprimer le plus rapidement possible; les arrestations ont donc passé de cent mille, chiffre moyen, à cent trente mille, et nous n'avons pas fini!

Vous comprenez que cette situation a ému le Conseil municipal de Paris; il a cherché les moyens d'y remédier et je peux vous confier que ceux proposés par certains conseillers ne me semblent guère applicables.

Un de nos édiles a suggéré que les sergents de ville n'accablent plus de procès-verbaux d'innocents marchands des quatre-saisons et réservent leurs rigueurs pour les voleurs.

C'est une excellente idée, mais, malheureusement, les marchands des quatre-saisons arpentent nos rues du matin au soir et commettent au grand jour leurs petits délits, de plus, ils se signalent par des cris discordants; les voleurs, au contraire, font le moins de bruit possible, opèrent la nuit et s'efforcent de passer inaperçus; il est donc beaucoup moins facile de les surprendre.

Autre *desiderata* : Que la police néglige les sim-

ples vagabonds et surveille surtout les criminels.

A merveille encore, mais comment savoir que tel vagabond n'a pas en lui l'étoffe d'un criminel et qu'un beau jour, las des voyages, il n'emploiera pas ses loisirs à mettre en petits morceaux un honnête citoyen, se fiant à de récents exemples pour n'être pas découvert.

Ce dernier vœu nous a rappelé qu'au carnaval de l'an passé un jeune ménage de nos amis reçut une invitation pour un bal costumé.

Le mari, peu mondain, comme il arrive souvent, cherchait des prétextes pour refuser; il objectait que, pour une seule soirée, la dépense serait très grande.

— Il y a des costumes peu coûteux, suggéra la jeune femme.

— Indiquez-les moi donc, je vous prie.

— Celui de contrebandière, j'ai tout ce qu'il faut pour le faire exécuter.

— Contrebandière! En quoi cela consiste-t-il?

— Oh! c'est bien simple. Une jupe rouge garnie de velours noir, un boléro de satin avec des tresses d'or, sur la tête une mantille relevée par une rose.

— Votre contrebandière est tout bonnement une Espagnole.

— Naturellement, les Pyrénées sont très propices à la contrebande.

— Ce qui l'est moins, c'est le costume que vous attribuez aux contrebandiers; s'ils l'adoptaient, le métier ne durerait pas longtemps.

N'empêche que quinze jours après on lisait dans un compte rendu du bal costumé : « M. et Mme Z... en contrebandier et contrebandière.

Sans vouloir dire des choses pénibles à la police, je crois qu'en ce moment, le plus sûr est de verrouiller solidement ses portes et de ne pas s'aventurer le soir, même en tramway, dans des quartiers déserts.

Notre petit coin de planète n'est pas le seul agité,

il règne un grand trouble dans tout le monde astronomique.

Croiriez-vous, qu'en la dernière année du siècle, deux comètes, jusque-là de conduite régulière et d'esprit ponctuel, ont manqué au rendez-vous que leur avaient donné de vieux savants confiants en elles.

Au désappointement naturel en ces circonstances se joint l'amertume d'avoir l'univers pour témoin de sa mésaventure. Les fugitives errantes repaîtront dans cent ans, dit-on; les arrière-petits-fils des déçus d'aujourd'hui recevront leurs explications sur ce qui vient de se passer.

En compensation, on nous annonce que les habitants de la planète Mars cherchent par de lumineux signaux à entrer en relations avec nous; ces sympathies à 50 millions de kilomètres nous laissent froids, les liaisons à moindre distance nous conviennent davantage. Je sais bien qu'elles sont plus sujettes aux variations; ainsi que le disait un roi océanien à un souverain de l'Europe qui l'accablait de protestations :

— La grande distance qui sépare nos deux royaumes rend entre nous les mauvais procédés très difficiles.

Quels que soient les engins destructeurs que nous réserve l'avenir, une guerre entre Mars et la terre ne saurait être fort meurtrière, mais l'Observatoire de Flugsdorf ayant prévenu l'Observatoire de Kiel et par lui tous les observatoires du monde, des démonstrations sympathiques des Marsiens, attendons de prochaines communications pour juger des avantages de ces nouvelles relations.

Nous vous avons prématurément parlé de la simplification de l'orthographe. L'Université semblait encourager dans cette voie le ministre de l'instruction publique, mais l'Académie l'a arrêté. Celle-ci est une vieille dame qui vient de s'octroyer un ascenseur et l'éclairage électrique, mais se refuse absolument à monter à bicyclette, et les réformes nouvelles lui ont paru rentrer dans ce mode de locomotion subversif. Réjouissez-vous donc, vous toutes qui avez consciencieusement pioché les participes et leurs règles d'accord, il est encore pour vous des jours de gloire. A ce propos, un journal a dernièrement donné la fameuse dictée que fit Mérimée à la cour impériale, alors au château de Compiègne. Voulez-vous essayer de la faire, la voici :

« Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Sainte-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil

prodigués par l'amphytryon, fut un vrai guépier.

« Quelles que soient, quelque'exigues qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et mal bâtis et de leur infliger une raclée alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leurs coreligionnaires.

« Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière par un contre-sens exorbitant s'est laissée entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est vue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie. Deux alvéoles furent brisées, une dysenterie se déclara suivie d'une phtisie.

« Par Saint Martin, quelle hémorragie ! » s'écria ce bélièvre. A cet instant, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuit dans l'église tout entière. »

Ouf ! c'est fini, comptez vos fautes; pour vous encourager, sachez que M. Léo Claretie, qui narre cette anecdote, déclare que l'impératrice avait quatre-vingt-dix fautes et l'empereur cinquante; je parie que vous vous en êtes tirées à moins.

Nous allons bientôt avoir des élections générales — soyez tranquilles, nous n'allons pas nous aventurer sur un terrain brûlant; — si ce qui vient de se passer en Angleterre s'introduisait dans nos mœurs électorales, le renouvellement de la Chambre et du Sénat apporterait de nombreuses distractions aux existences provinciales, M. Winston Churchill, fils de l'illustre lord Randolph, est rentré récemment à la Chambre des communes. Envoyé au Transvaal par le *Morning Post*, il fut fait prisonnier par les Boërs au commencement de la guerre. Ceux-ci, pleins d'entrain — comme ils le sont encore — lui parlaient de conquérir l'Angleterre, M. Churchill cherchait à leur expliquer que l'entreprise offrirait quelques difficultés. Ayant vainement essayé de racheter sa liberté, le futur membre de la Chambre des communes s'évada et après mille aventures tragiques et comiques, rejoignit les troupes anglaises. Le roman de ces faits entourait d'une auréole pour ses électeurs le jeune candidat; il voulut les rendre absolument vivants et se fit suivre dans sa tournée électorale par une troupe d'acteurs qui représentaient chaque soir les épisodes les plus intéressants de la guerre Sud-Africaine.

Donnons donc cette idée à nos éligibles, mais vous me direz qu'ils n'ont pas fait... la guerre du Transvaal, ce que nous ne leur reprocherons pas d'ailleurs.

EDMÉE.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^e, 41, rue de la Victoire.
